

Nous étions dans
un logement insalubre avec ma
famille. Peut-être
que ce logement
n'était plus adapté
pour mes petits
frères et moi mais
au moins mon
père était encore
là. Quand le juge
a rendu son jugement
et par ce fait, nous
a expulsé du logement
mon père est parti
prendre un logement
seul et ma mère
a du rapide-

Marie Laure Six

Tout est parti de l'appel à projet *fracture(s)* lancé conjointement par la revue travailler le social et les Ateliers de la rue Voot. Dans le cadre de son cours de Méthodologie intégrée du travail social - en 2ème année, bachelier assistant social - , Marie-Laure Six s'est appuyée sur la méthode LEGO® pour amener ses étudiant.e.s à construire des récits relatant les fractures sociales observées durant leur stage d'apprentissage. Elle nous livre ici cette expérience.

La fracture, dans tous ses états, est un concept forcément abordé dans le cadre de la formation de futur.e.s professionnel.le.s du travail social.

De fracture(s), il en est question régulièrement, au sein de situations rencontrées lors de la pratique du stage menée sur le terrain du travail social.

Les objectifs poursuivis en me lançant dans ce projet avec mon groupe d'étudiant.e.s étaient multiples : Tout d'abord, échanger autour d'expériences vécues sur les différents lieux de stage. Ce partage a permis la découverte d'une diversité de secteurs, pratiques et particularités de publics rencontrés. Ensuite, éclairer le concept fracture(s), partant à la fois de l'expérience mais aussi d'une recherche documentaire co-construite. Enfin, amener de futurs praticien.ne.s du travail social à découvrir, par sa mise en œuvre, la méthodologie du projet.

Les situations rencontrées en stage peuvent s'avérer complexes et parfois très rudes, aux yeux de jeunes étudiant.e.s en formation. Faciliter la description des réalités rencontrées, l'explicitation de situations tantôt surprenantes, touchantes, dramatiques, insensées, demandent soutien sur le plan didactique. Dans ces circonstances, adopter la brique LEGO® comme objet tiers a pris tout son sens.

Dans le cadre du projet qui nous occupe, les briques ont été incorporées, en première partie d'un scénario pédagogique, comme base au travail d'exploration plus large de la thématique centrale, fracture(s).

Les étudiant.e.s se sont, en effet, d'abord focalisé.e.s, sur des expériences concrètes, illustrant le concept, qu'ils ont modélisées. Les constructions ainsi réalisées ont facilité le passage d'abord à l'expression orale et, ensuite, à l'écriture. C'est cette première étape du dispositif pédagogique qui a fait naître les récits que vous pourrez parcourir, ci-dessous.

Jouer aux LEGO ® avec des étudiant.e.s de l'enseignement supérieur, est-ce bien sérieux ? Jouer pour apprendre, est-ce possible ? Et avec de jeunes adultes ? Mais lorsqu'il s'agit d'un cours de méthodologie intégrée du travail social, quel sens y donner ?

Comme l'a écrit Aristote (cité par Van Lint-Muguerza, 2014) « Il faut jouer pour devenir sérieux ». Vous vous rendrez compte, en parcourant les histoires écrites par les étudiant.e.s que, de sérieux, il en est bien question.

Ce n'est pas la première fois, dans ma carrière d'enseignante que je me tourne vers la ludopédagogie. Ceci ne constitue pas un effet de mode mais bien une manière originale de développer l'intérêt des apprenant.e.s ou encore de viser pleinement leur participation (Beaufort, 2017 ; Delangaigne et Prévost, 2025), objectifs chers au constructivisme piagétien (Chalon-Blanc, 2011), courant auquel je suis fortement attachée. Apprendre en faisant, en se confrontant aux autres, au monde, en expérimentant.

De son côté, Winnicott (1975, cité par Van Lint Muguerza, 2014) perçoit le jeu comme accès à un espace qu'il nomme transitionnel où chacun.e peut tester la réalité tout en la symbolisant et en lui prêtant un sens. Ce processus permet donc de prendre distance face au réel. Cette étape de prise de recul prend

tout son sens, tant pour les praticien.n.e.s de terrain que celles et ceux en devenir.

Le travail pédagogique relaté dans cet article ne s'est pas arrêté au jeu. Les récits que vous allez découvrir ont pu être explorés davantage, en groupe. Se basant sur ces derniers, diverses formes de fracture(s) ont été identifiées, telles que les fractures personnelle, familiale, culturelle, et chacune d'entre elles a été plus largement documentée.

Mais ce qui me motive encore davantage, au départ de l'expérience pédagogique menée, est le renforcement de diverses compétences profitables au métier d'assistant.e social.e. La créativité reste bien sûr, dans le cadre du projet qui nous occupe dans cet écrit, au centre de la démarche et constitue d'ailleurs, à elle seule, une compétence métier tout à fait pertinente à développer, qu'importe le contexte.

Mon expérience didactique a clairement illustré le support d'intérêt que peuvent représenter les briques colorées pour soutenir l'expression, compétence plus qu'utile à l'exercice d'un travail social :

- Par la réalisation d'abord d'une saynète où le recours à l'imagination opère, nécessitant, en parallèle, par la consigne donnée dans le cadre du projet fracture(s), prise de recul et réflexivité. Passer d'un vécu rencontré sur un lieu de stage à une construction peut paraître simple mais demande donc pourtant déjà la mise en œuvre d'une série de compétences permettant l'expérimentation d'attitudes propres au métier ;
- Par l'explicitation orale qui en découle ensuite ;
- Enfin, par l'écriture éventuelle d'un récit qui explore les détails dont regorge la construction. La qualité des récits écrits par les étudiant.e.s, dans le cadre du projet fractures, fait apparaître l'intérêt du passage par la saynète.

Ces divers points se concentrent autour de l'expression, dans toute sa splendeur, les deux derniers mettant plutôt en exergue la mise au travail tant de l'expression orale qu'écrite. Nous savons, en tant qu'enseignant.e.s, comment ces compétences sont rudes à atteindre pour certain.e.s étudiant.e.s.

Une place de choix est également accordée au développement de la pensée divergente. Cette capacité à penser différemment me semble un autre atout pour l'exercice du métier, d'autant plus dans le contexte actuel.

Construire de ses mains, sur base d'une expérience, permet aussi de mieux passer le cap vers l'abstraction, facilitant le chemin à parcourir du vécu pragmatique à la conceptualisation, ce qui ne coule pas de source non plus pour certain.e.s apprenant.e.s (Barth, 2004).

Aussi, il est reconnu que chaque apprenant.e use de divers sens pour acquérir des connaissances, ce que permet cette manière ludique de procéder : réflexion, modélisation, traduction tout en amenant chacun.e à mobiliser, à son rythme, ses capacités propres et en offrant divers modes de langage.

Dans cette optique, de La Garanderie (2002), adepte du courant de la gestion mentale, mettait en évidence plusieurs gestes mentaux façonnant l'apprentissage, dont l'attention, la mémorisation, la compréhension, la réflexion et l'imagination créatrice. Il insistait aussi sur le fait de mettre tous les sens en éveil. La participation au projet fracture(s) a permis d'y toucher

Potentiellement, la ludopédagogie, illustrée ici par l'usage des briques, semble constituer un moyen supplémentaire pour éveiller à l'exercice d'un travail social qui soit créatif, moteur à l'expression, rassembleur par la diversité des approches offertes, accessible à chacun.e et créateur d'intelligence collective.

Les histoires qui suivent constituent de véritables supports didactiques qui ont déjà fait leurs preuves. Elles ont été élaborées par des étudiant.e.s, pour des étudiant.e.s. J'invite celles et ceux qui le souhaitent à les faire vivre auprès d'autres apprenant.e.s se formant largement à un métier de relation.

Alors, à présent, à vous de jouer. « Il était une fois... »

Adolescent en détresse - récit de Laïa De Backer

Ce jour-là, vers 16h30, une agitation inhabituelle s'est emparée de l'institution où j'effectue mon stage. Des appels paniqués sont arrivés, et une rumeur inquiétante s'est rapidement répandue : un adolescent de 14 ans, pris en charge par notre établissement, aurait tenté de poignarder un camarade de son école. Un éducateur, parti chercher d'autres jeunes, l'avait aperçu devant son établissement scolaire, entouré de policiers. La scène, impressionnante, a profondément marqué les enfants présents, qui s'inquiétaient pour leur

camarade. De nombreuses voitures de police étaient garées autour de l'école, rendant l'atmosphère encore plus pesante.

Alertée en urgence, une assistante sociale a été envoyée pour récupérer l'adolescent au commissariat et l'accompagner immédiatement à une audience publique afin d'en savoir plus sur les faits. Lorsqu'il est revenu à l'institution, les autres jeunes ont ressenti un mélange de soulagement et de choc. Certains étaient bouleversés, d'autres avaient peur de lui. Grâce aux explications de l'assistante sociale, nous avons compris le contexte de cette affaire. L'adolescent avait sur lui une lame de 12 cm et, avec son groupe d'amis, il voulait s'en prendre à un autre jeune pour une histoire de «puff», apparemment liée à une dette d'argent non remboursée.

Ce garçon, habituellement dynamique et souriant à l'institution, semblait incapable d'un tel acte. Et pourtant. Il vit une situation de grande détresse : sa mère est décédée, il ne connaît pas son père et n'a personne autour de lui pour l'empêcher de faire ce genre de choses. Il traverse ainsi une fracture personnelle, marquée par une absence totale de repères et de soutien. De plus, son demi-frère, qu'il admire beaucoup, est actuellement en IPPJ (Institution publique de protection de la jeunesse). Peut-être a-t-il vu cet acte comme un moyen inconscient de le rejoindre.

Des fractures apparaissent alors clairement : Il ne remarque pas les conséquences de ses actes, il agit sans peur, car il n'a personne pour le retenir. Son comportement change selon les situations : à l'institution, il est sociable et ouvert, tandis que, dans d'autres environnements, il peut se laisser entraîner vers des actes dangereux.

Un nouveau départ - récit de Elina Denisjewistch

Lucas était un garçon comme les autres. Avant, il aimait bien l'école, il rigolait avec ses amis et faisait ce qu'on lui demandait. Mais petit à petit, il ne se sentait plus bien en classe. Il trouvait les cours ennuyeux et il ne voyait plus pourquoi il devait apprendre tout ça.

À la maison, c'était encore pire. Ses parents se disputaient tout le temps. Il espérait que cela s'arrange, mais un jour, ils lui ont dit qu'ils allaient se séparer. Il ne savait pas quoi dire, il était triste, perdu.

Il aurait voulu en parler à ses amis, leur dire qu'il n'allait pas bien. Mais eux, ça ne les intéressait pas. Ils faisaient semblant d'écouter ou changeaient vite de sujet. Il avait l'impression d'être tout seul avec ses problèmes.

Alors, il a commencé à ne plus aller en cours. Une journée, puis deux, puis une semaine. Personne ne réagissait au début. Et quand les profs et ses parents ont commencé à s'inquiéter, c'était trop tard. Lucas avait arrêté l'école.

Les jours passaient, puis les semaines. Lucas continuait à ne pas aller en cours. Au début, il se disait que c'était juste une pause, qu'il reprendrait plus tard. Mais plus le temps passait, plus il s'éloignait de l'école. Il passait ses journées à jouer aux jeux vidéos.

Chez lui, c'était devenu encore plus compliqué. Ses parents avaient fini par divorcer pour de bon. Son père avait déménagé, sa mère était souvent préoccupée par ses propres soucis. Ils ne se disputaient plus, mais ils ne parlaient presque plus non plus. Lucas avait l'impression d'être invisible.

Sa mère avait essayé de lui parler plusieurs fois, mais Lucas restait fermé. Elle voyait bien qu'il allait mal, ça lui faisait mal à elle aussi. Un soir, après avoir fait des recherches sur internet, elle est tombée sur une AMO qui propose des projets pour les jeunes en décrochage scolaire.

Au début il n'a pas voulu y aller, mais sa maman ne lâchait pas l'affaire. Il a fini par accepter, il a rencontré une assistante sociale. Elle lui a juste demandé : alors raconte-moi comment t'en es arrivé là ? Et pour la première fois depuis longtemps, Lucas a eu l'impression que quelqu'un voulait vraiment l'écouter

Ma cage, ma vie - récit de Marie Minne

Dans un quartier calme, se trouve une maison blanche avec un grand jardin. J'ai sept ans et je m'appelle Anna. Je suis une petite fille avec des cheveux bouclés et je vis dans une grande maison, mais malgré ça, je vis depuis deux longues années dans une cage, depuis l'âge de 5 ans...

Je n'ai pas de frère ni de sœur, mais juste mes parents. Au début, tout se passait bien, nous étions heureux et les rires remplissaient la maison. Ma mère me racontait des histoires avant de m'endormir, et puis, au fur et à mesure du temps, les choses se sont détériorées.

Mon père a perdu son travail et il restait à la maison avec nous. Au début, j'étais contente de passer plus de temps avec lui, mais au fur et à mesure, il a passé moins de temps avec moi. Il n'avait plus le temps, alors qu'il était à la maison. Maman m'a dit que papa n'allait pas bien, quand elle-même s'est mise à boire.

Je ne suis plus scolarisée depuis maintenant presque un an, je me sens seule et souvent perdue. J'ai été coupée de la réalité de la vie et surtout de mon enfance. Je n'ai plus aucun lien social ni aucun apprentissage. Je passe mon temps dans cette cage sombre et froide, je ne vois pas le temps passer... Je me renferme sur moi-même pour avoir un peu de chaleur. Je dors à même le sol. Mon repas est servi par terre dans une assiette toujours la même, avec un bord cassé, comme ce que je ressens au fond de moi, une cassure que je ne sais pas expliquer du haut de mes sept ans...

Parfois, je ferme les yeux et je pense à mes jouets, ma poupée, mon doudou, tout ce qui me manque énormément. Je ne sais pas quand tout cela s'arrêtera enfin. Quand ma maman me prendra à nouveau dans ses bras, j'ai envie de retrouver son sourire, son odeur... Alors je pleure car je suis triste et perdue.

Un jour, un bruit étrange a rompu le silence habituel. Des voix inconnues, plus fortes que d'habitude mais pas celles de mes parents, ont résonné dans la maison. Une silhouette a commencé à se dessiner devant moi, avec une toute petite voix : « Anna, viens ma chérie, n'aie pas peur. » Je suis sortie de ma cage, j'ai croisé le regard de mes parents et sans un mot, je suis rentrée dans la voiture.

Je suis arrivée aux Acacias. Des éducateurs ont pris le temps de voir comment j'allais. J'ai une chambre et un lit, mais malgré tout, je dors par terre, peut-être par habitude, je ne sais pas, mais j'ai juste l'impression que ce lit est trop grand et je me sens perdue... Je vois une psychologue. Au début, je ne parlais pas, je ne veux pas dire du mal de mes parents, je les aime, c'est tout ce que je sais... J'espère juste pouvoir revoir mes parents, ils me manquent. Je ne sais pas pourquoi tout ça est arrivé, mais je sais juste qu'au fond de moi, je les aime de tout mon cœur.

L'histoire de Léo - récit de Milla Pirotte

Léo arrive à l'âge de 10 ans, pour la première fois au SRG, un service résidentiel général pour mineurs placés par le juge. Fils unique, ses parents avaient toujours été une partie essentielle de sa vie. Il était très proche d'eux, ils représentaient tout pour lui.

Mais, tout a basculé le jour où son père a eu un accident de voiture qui lui a coûté la vie. Depuis ce jour-là, tout est devenu plus difficile. Sa mère, Clodette a rencontré un nouvel homme, Steven. Au début, Léo l'aimait bien, il le trouvait amusant. Mais rapidement, tout s'est compliqué.

Steven ne travaillait pas, il était au chômage. Pour subvenir aux besoins de toute la famille, Clodette enchaînait les heures de travail à l'hôpital, celle-ci étant infirmière. Elle travaillait les nuits et les weekends et rentrait trop fatiguée pour s'occuper de son fils ou même pour faire des courses. Parfois, elle devenait agressive, une attitude qu'elle n'avait jamais eue avant.

Avec Steven, cela a rapidement dégénéré. Certains matins, Léo déjeunait avec sa maman, et il pouvait apercevoir des marques sur sa peau qui changeait de couleur jour après jour, passant du bleu au violet.

Léo se retrouvait souvent seul avec Steven le soir, car sa mère travaillait tard. Parfois, il ne lui donnait pas à manger, ou l'enfermait dehors pendant des heures. Quand ces épisodes arrivaient, il se réfugiait chez Marie, sa voisine d'en face pour trouver un peu de réconfort.

Il y avait aussi ces moments où Steven se montrait gentil, avec sa mère mais aussi avec lui et cela lui rappelait de bons souvenirs familiaux, comme avec son papa à l'époque.

Un jour, Marie a pris la décision de signaler la situation au SAJ, le service d'aide à la jeunesse. Très vite, Léo a dû partir de son foyer. Il a été placé dans une institution avec d'autres enfants, loin de ses parents.

Depuis, il voit encore ses parents, mais uniquement quelques fois par mois. Sa mère vit mal la séparation avec son fils, elle a l'impression qu'elle est coupable

de la situation. Chaque visite à l'institution est un déchirement pour elle, elle ne sait pas comment réparer le lien qui s'est brisé avec son fils.

Steven ne sait pas non plus comment rectifier la situation, ni comment regagner la confiance de Clodette et de Léo. Il a confié à plusieurs reprises à l'institution qu'il n'arrivait pas à se pardonner d'avoir contribué à cette rupture familiale.

Léo, de son côté, vit très mal son placement. Il ne comprend pas, il aime toujours sa mère comme avant, malgré la situation. Il aurait voulu que son père soit encore là, mais plus que tout, il aurait voulu que sa famille reste unie. Au lieu de ça, il vit un vide qu'il n'arrive pas à combler; il se retrouve seul sans sa famille. Il vit une rupture, une fracture avec sa famille.

Le Roi et l'Enfant - récit de Taïna Genin

Sur un podium blanc, un homme se tient droit, imposant. Un père, un roi. Il sourit, sa voix est douce, ses gestes mesurés. Dans sa main, un long bâton qu'il dirige lentement vers l'enfant à ses pieds.

Autour d'eux, tout semble parfait. Un cheval trotte dans un pré, des oiseaux chantent dans le ciel bleu. C'est un décor de conte de fées, un cadre où rien de mauvais ne devrait arriver.

Mais le mensonge est là, caché sous la lumière. L'enfant lève les yeux. Il ne comprend pas tout de suite. Il voit l'amour, l'autorité, l'éclat d'un père qui semble si grand. Il ne sait pas encore qu'il est pris au piège.

Quand le sceptre avance, tout bascule. L'air devient lourd, les oiseaux se taisent. Quelque chose en lui se brise, mais il ne sait pas quoi. Un fil invisible, un repère essentiel. Derrière lui, un sentier apparaît. Un long chemin sombre, fait de silence et de confusion. Un chemin qu'il n'a pas choisi, mais qu'il devra suivre.

Le père, lui, reste là, sur son podium. Intouchable. Resplendissant. L'enfant, lui, avance. Mais ce n'est plus vraiment lui.

Quand les fractures s'emmêlent- récit de Héroïse Hanoteau

Certains bénéficiaires qui viennent à la maison d'accueil arrivent sans rien. Je pense plus particulièrement à une famille constituée d'un couple qui a eu des problèmes de toxicomanie et était à la rue.

Madame a une assez grande différence d'âge avec Monsieur. Elle a eu 2 enfants avant de rencontrer son compagnon actuel, dont un fils qui a également des soucis de logement et qui, donc, demande souvent de l'argent à sa mère.

La famille est arrivée à la maison d'accueil avec une grosse dette. Celle-ci impacte et ralentit le bon fonctionnement de l'accompagnement offert. Cela complique leur accompagnement car il y a aussi des démarches financières à faire au sein de la maison d'accueil. comme par exemple, payer les frais d'hébergement. Ainsi que subvenir aux besoins primaires.

Monsieur et Madame accumulent leurs impayés et vont avoir recours à une médiation de dettes afin de les aider à échelonner les paiements.

Le fils de Madame sollicite de manière récurrente sa mère pour avoir de l'argent et cela génère des problèmes au sein du couple tout comme dans les rapports mère-fils. Monsieur reproche à Madame de trop aider son fils, à leur détriment, en lui donnant de l'argent.

Madame ne possède pas de téléphone, seul Monsieur en dispose. Avoir un téléphone est assez important pour les travailleurs sociaux de la maison d'accueil pour qu'ils puissent les aider et les accompagner au mieux, et le plus efficacement possible. Cela complique pas mal les démarches administratives du côté de Madame. Notamment car elle n'a pas d'adresse mail.

Derrière ces fractures - institutionnelle, numérique et sociale - apparaît, comme exclusivement liée aux problèmes financiers du couple, une fracture familiale.

Quand le monde s'écroule - récit de Maxence Lacourte

Lucas avait toujours mené une vie tranquille. Tout se passait bien, ses études, ses amis et sa famille. Il n'avait jamais connu de véritables drames. Puis tout a basculé.

Sa copine, Clara, vivait un enfer chez elle. Depuis plusieurs semaines, elle lui confiait ses angoisses profondes suite à des problèmes familiaux. Un soir, elle

l'avait appelé en larmes, incapable de rester chez elle plus longtemps. Lucas n'avait pas hésité une seconde avant de lui proposer de venir dormir chez lui.

Tard dans la nuit, alors qu'il était dans sa chambre, il avait entendu un bruit étrange venant de la salle de bain. Il s'était levé pour aller voir. En ouvrant la porte, l'image qu'il a vu allait le hanter à jamais. Quand il est entré dans la salle de bain, il vit sa copine, qui venait de se suicider en se tranchant la gorge.

Cette nuit-là, quelque chose en lui s'était brisé.

Depuis ce moment, Lucas n'était plus que l'ombre de lui-même. La scène revenait en boucle dès qu'il fermait les yeux. Il revoyait le sang sur le carrelage. Le jour, il tentait d'oublier, mais chaque détail lui rappelait Clara. Il ne dormait plus ne mangeait presque plus.

Peu à peu, il se transforma. Il devint violent. Sa mère et sa sœur essayaient de l'aider, mais il ne supportait plus leur présence. À la moindre parole maladroite, il explosait, hurlait, cassait des objets. Il s'en prenait à elles sans raison, juste pour expulser cette douleur qu'il n'arrivait pas à exprimer autrement. Il n'était plus qu'un torrent de colère et de désespoir.

Puis vinrent les scarifications. Comme pour sentir une douleur physique capable de rivaliser avec celle qu'il portait en lui. Chaque coup de lame était une punition, un rappel qu'il n'avait pas su sauver Clara. Mais cela ne suffisait pas. Alors il se réfugia dans l'alcool, noyant ses pensées dans chaque bouteille, espérant que l'ivresse lui apporte un peu d'oubli.

Il perdit pied. Ses études, ses amis, son avenir... Tout s'effaçait au profit d'un gouffre sans fond. Chaque jour était une descente aux enfers. Lucas n'aurait jamais cru qu'un seul événement puisse anéantir une vie. Mais cette nuit-là avait tout détruit.

Une vie ordinaire qui bascule en souffrances psychiques.

L'histoire de Thibaut - récit de Priscillia Thys

Je m'appelle Thibaut, j'ai 14 ans et je ne veux plus aller en cours. Ça fait depuis août que je suis arrivé dans cette maison d'accueil avec ma mère et mes deux petits frères.

Avant d'arriver là, nous étions dans un logement insalubre avec ma famille. Peut-être que ce logement n'était plus adapté pour mes petits frères et moi mais au moins mon père était encore là. Quand le juge a rendu son jugement et de ce fait nous a expulsés, mon père est parti prendre un logement seul et ma mère a dû rapidement trouver un logement pour nous quatre. Elle lui en veut beaucoup et répète sans arrêt à mes petits frères et moi qu'il nous a laissés tomber pour se sortir d'affaire. Depuis qu'on est en maison d'accueil, ma mère ne veut plus que je vois mon père, il me manque pourtant mais elle dit que puisqu'il a décidé de nous abandonner il ne méritait plus de voir ses fils.

À l'école c'est pas mieux, j'ai dû doubler l'année passée et je me retrouve séparé de mes amis, je n'arrive pas à m'en faire de nouveaux. Le matin je peine à me lever car je sais que je dois aller dans un établissement où je ne me sens pas bien et où je ne trouve aucun réconfort. Je n'ai même pas parlé à mes amis de notre entrée en maison d'accueil car j'ai peur qu'ils me jugent.

La séparation avec mon père et l'entrée dans la maison d'accueil me font souffrir. Moi qui suis un adolescent en pleine construction et ces derniers mois j'ai perdu tous mes repères. Je suis en lutte perpétuelle avec ma mère quand elle vient me réveiller le matin pour aller à l'école alors que j'en ai pas envie, quand elle me crie dessus car je suis allé voir mes amis avant de rentrer des cours alors que ce sont les seuls moments où nous pouvons nous voir, quand je demande pour aller chez mon père et qu'elle me rappelle qu'il m'a abandonné. Pourtant chaque semaine mon père essaye de faire en sorte qu'on se voit mais ma mère refuse que j'ai tout contact avec lui. Mon père ne sait même pas que je suis en maison d'accueil.

Je me sens si seul, les éducateurs de la maison essayent de m'aider mais je les considère comme responsables de la situation au même titre que ma mère. Alors, chaque matin c'est avec peine que je me lève, si je me lève. Je reste la plupart du temps dans mon lit refusant systématiquement de me rendre à l'école. Ma mère me crie dessus et me rend sans arrêt responsable de tous ses malheurs.

Une traversée éprouvante - récit de Lucie Berthe

C'est l'histoire d'un pirate, que l'on peut nommer aussi bénéficiaire, ayant parcouru une traversée éprouvante pour arriver jusqu'ici.

En terre inconnue, il doit faire preuve de patience et de courage pour trouver un toit sous lequel se loger. Dans la plupart des cas, il devra aller à la rencontre de professionnels pour se faire aider s'il rencontre des difficultés liées à la barrière de la langue et aux différences culturelles et institutionnelles.

Les professionnels l'aideront à répondre à ses besoins en lui apportant des pistes de solutions pertinentes et en l'aidant à élargir son réseau social. Dans le cas de l'aide pour la recherche d'un logement, il sera accompagné par le professionnel dans les différentes démarches nécessaires : aller sur des sites internet, passer les appels, écrire des mails, créer un dossier complet, etc ...

Le pirate fera souvent face à des discriminations liées, soit à son origine, sa culture, ou bien sa situation financière (bénéficiaire du RIS du CPAS). De plus, il fera face à des refus non fondés et devra garder espoir de trouver un logement pour lui et sa famille, parfois dans des conditions d'urgence imminente.

Selon l'expérience des bénéficiaires, les agents immobiliers et les propriétaires privés contactés sont souvent sur leur garde par rapport à leur situation, et au fait qu'ils soient réfugiés ou demandeurs d'asile ou bien bénéficiaires du RIS.

C'est une réalité que j'ai pu observer sur le terrain. Quand le pirate trouve un logement, la plupart du temps, celui-ci n'est pas adapté à son besoin et ceux de sa famille. Mais il doit se contenter de ce qu'on lui offre et ne pas être exigeant, faute de moyens.

Fracture linguistique - récit de Cynthia Mugisha

Lors de mon stage, j'ai pu observer un phénomène qui m'a profondément marqué : « la fracture linguistique ». Cette fracture n'était pas simplement une question de savoir parler une langue, mais bien une séparation invisible mais profonde qui divise les individus et entrave leur intégration dans la société.

Lors de ma mission de soutien aux primo-arrivants, j'ai eu l'opportunité de suivre un homme qui venait d'arriver en Belgique (on le surnomme Ali). Comme beaucoup d'autres, il faisait face à une fracture linguistique qui le séparait de la société. Cette fracture était invisible pour ceux qui ne comprenaient pas la situation de ces nouveaux arrivants mais elle était pourtant bien présente.

Pour Ali, il n'était pas question seulement de ne pas maîtriser une nouvelle langue, il était confronté à des obstacles qui affectaient sa vie quotidienne : comprendre des instructions simples, savoir se présenter dans une conversation de base, ou même comprendre le panneau du bus.

A l'image des escaliers, Ali, comme tous les primo-arrivants, franchit chaque jour une marche qui représente une étape dans l'apprentissage du français, une étape qui le rapproche progressivement de l'intégration dans la société.

Au début, les escaliers semblaient insurmontables pour lui. Il y a eu des moments où il se sentait perdu dans un océan de mots, des moments où il regardait les autres autour de lui, pensant qu'il ne pourrait jamais rattraper son retard.

Mais avec l'aide des cours de langue, du soutien des travailleurs sociaux et de ses efforts constants, il a commencé à franchir une marche après l'autre. La fracture linguistique, qui semblait si grande au début, commença à se réduire, car chaque phrase qu'il apprenait, chaque mot qu'il maîtrisait, le rapprochait d'une société qu'il commençait à comprendre et à intégrer. Il n'est pas seulement question ici de progrès linguistique, chaque marche symbolise aussi une victoire sur l'isolement, une victoire sur la barrière invisible qui le séparait des autres. Les escaliers ne sont pas seulement un obstacle physique, mais une métaphore du chemin de l'intégration qui montre non seulement le défi de l'apprentissage mais aussi la persévérance de chaque primo-arrivant qui, comme Ali refuse de rester bloqué en bas de l'escalier.

Aujourd'hui, il a atteint le sommet, il ne se sent plus aussi perdu qu'au début. Il comprend mieux, s'exprime un peu plus, surmonte lentement la fracture linguistique et finit par trouver sa place dans la société. Maintenant, il a déjà un certificat d'apprentissage de la langue.

Une fracture invisible - récit de Elisa Schelfhout Muylle

Je m'appelle Elisa, je suis stagiaire assistante sociale dans un centre d'accueil. Chaque jour, j'essaie d'accompagner au mieux les personnes qui viennent me voir. Parmi elles, il y a une dame qu'on appellera madame Dorée. On lui a donné ce surnom parce qu'elle porte presque toujours un voile doré. Elle vient me voir presque tous les jours, et à chaque fois, elle me parle énormément.

Elle me pose tout un tas de questions. Elle est convaincue de parler français. Pourtant, je ne comprends pas ce qu'elle dit. Elle mélange des mots de français avec sa langue d'origine, l'arabe. Parfois, je reconnais certains mots, mais je ne parviens pas à comprendre ses demandes. Elle, de son côté, pense que tout est clair. C'est difficile pour moi, parce que je sens qu'elle a besoin de quelque chose, mais je ne sais pas quoi exactement. Et même quand je lui réponds, je vois dans son regard qu'elle n'a pas vraiment compris.

Nous avons proposé plusieurs fois de faire appel à un traducteur pour qu'on puisse mieux se comprendre. Mais Madame Dorée refuse toujours. Elle dit qu'elle n'en a pas besoin. Peut-être qu'elle a peur d'être jugée, ou qu'elle pense qu'accepter un traducteur, c'est reconnaître qu'elle n'est pas capable de s'exprimer toute seule. Je ne sais pas. En tout cas, elle refuse.

Et peu à peu, quelque chose s'est installé entre nous. Une distance. Une sorte de mur invisible. On se voit, on se parle, mais on ne se comprend pas. C'est comme s'il y avait une frontière entre elle et moi : la langue. Ce n'est pas qu'on ne veut pas se parler, au contraire. On essaie toutes les deux. Mais ça ne fonctionne pas.

Cette situation m'attriste, parce que je veux vraiment l'aider. Mais je me sens bloquée. Elle aussi, sûrement. On se croise tous les jours, on échange quelques mots, quelques gestes, mais c'est comme si on restait chacune de notre côté. Et cette distance grandit un peu plus à chaque fois. Cette barrière, elle ne se voit pas, mais elle est bien là. Ce n'est pas juste un problème de traduction : c'est un vrai blocage dans notre relation. Et même si c'est difficile, je continue d'essayer de lui répondre et lui dire qu'il serait bénéfique de prendre un traducteur. J'espère qu'un jour, Madame Dorée acceptera qu'on trouve un autre moyen pour se comprendre.

HAAAAA! La différence de culture, le rapport au temps ... - récit de Stéphanie Vido

Nous sommes vendredi matin, je suis dans un Centre d'accueil pour migrants de la Croix-Rouge, . Cette après-midi sera festive : nous avons « rendez-vous » dans un collectif à 14h pour un super atelier henné. Nous sommes attendus à 13h50 à Louvain-la-Neuve, nous prendrons donc le bus de 13h26... Ce sera simple, notre arrêt est à 5 minutes à pied du centre et cela fait une semaine

que je communique l'heure de départ aux résidentes.

Je les attendrai dans le hall à 13h, je sais, je prends un peu d'avance, mais c'est pour être certaine d'être à l'heure, car au centre, j'ai l'habitude des retardataires.

Je regarde l'horloge, il est 10h... Je fais un premier tour du centre, certaines dames dorment, je les réveille doucement pour qu'elles aient le temps de se préparer. D'autres travaillent pour le centre, d'autres encore cuisinent... Bref, chacune vaque à ses occupations, nous avons encore un peu de temps.

11h, je vais voir les femmes qui dormaient pour m'assurer qu'elles ne se soient pas rendormies. J'aide à ranger la cuisine avec les femmes qui cuisinaient et je signe les contrats des travailleuses.

12h, je prépare les tickets de bus et m'assure des derniers détails concernant l'activité. Je communique avec le collectif afin de rappeler que nous serons bien là à 13h50.

12h30, je « sonne la sonnette d'alarme », dans 30 minutes je les attends dans le hall d'entrée.

12h45, je fais un dernier tour du centre et je les presse un peu, en insistant et réinsistant sur le fait que nous sommes attendues et que le bus, lui, ne nous attendra pas...

12h50, je suis dans le hall pour être certaine de ne rater personne, que celles qui seraient en avance ne soient pas seules.

13h, personne.

13h10, 3 femmes sur 10.

13h20, nous partons vers le bus, nous sommes 4... 3 résidentes et moi. Il manque 7 résidentes qui sont pourtant très motivées pour participer à la sortie.

13h50, nous sommes accueillies par le collectif avec beaucoup de thé et de gâteaux en trop...

15h, ma collègue me rejoint avec les 7 femmes en retard.

16h, nous repartons avec certaines femmes qui ont trouvé l'activité beaucoup trop courte !!!

Le rapport au temps, dans ce cas-ci, n'est pas grave, juste ennuyeux tout au plus. Mais lorsqu'il s'agit de rendez-vous plus importants, tels qu'un rendez-vous avec un avocat ou un médecin, les résidents fonctionnent de la même manière, sans comprendre qu'on les refuse au rendez-vous en raison de leur retard... Ils passent souvent à côté de choses importantes à cause de cela. Et alors ???

Réapprendre à aimer - récit de Lucie Henry de Frahan

Dans un petit village de Belgique, Louise, 38 ans, tente de reconstruire sa vie après des années de lutte contre la drogue, l'alcool et la violence conjugale. Mère de quatre enfants, elle s'accroche : un emploi stable dans une maison de repos, un logement d'insertion et un accompagnement du CPAS et du mobilier acheté au Resto du Cœur pour se faire un chez elle.

Pourtant, ses efforts restent invisibles aux yeux du SPJ. Elle doute sans cesse d'elle-même, rongée par une faible estime d'elle-même et un profond sentiment d'infériorité. Ses fils aînés, Lucas (17 ans) et Mathis (15 ans), ont grandi en institution et fait des séjours en IPPJ. Lucas en régime fermé et Mathis en régime ouvert. Ils sont tous les deux marqués par l'abandon de leurs parents mais surtout de leur maman. Lucas, instable, enchaîne fugues et délits. Il se retrouve très souvent au poste de police. Mathis, lui, veut s'en sortir : proposition d'un séjour de rupture dans une ferme, permis de conduire, jury central... Il tente de croire en un avenir meilleur mais se sent extrêmement seul. Mais tous deux nourrissent une profonde rancœur envers leur mère.

Louise a du mal à gérer leurs conflits, d'autant plus que Mathis couvre souvent son grand frère, Lucas, en mentant pour le protéger, compliquant encore davantage leur relation. Les plus jeunes, Tom (14 ans) et Clara (12 ans), vivent chez leur père, Marc, qui les néglige et passe son temps avec sa compagne au détriment de ses enfants.

Le SPJ intervient mais ne reconnaît pas les progrès de Louise. Elle lutte pour obtenir leur garde, affrontant jugements et barrières administratives, mais elle peine à croire qu'elle en est capable. Les regards accusateurs des services

sociaux, des juges, de ses propres enfants, renforcent son sentiment d'incapacité et d'échec.

Un jour, Mathis accepte de revoir sa mère. Il découvre une femme changée, fatiguée mais déterminée. Leur conversation hésitante ouvre une brèche d'espoir. Lucas, lui, reste enfermé dans sa colère, refusant de pardonner. Pourtant, au fond de lui, il espère que sa mère ne l'abandonnera plus.

Louise continue de se battre, mais au fond d'elle, elle ressent une immense colère et tristesse envers la justice, le SPJ, et les hommes qu'elle a pu rencontrer dans son passé. Son objectif : reconstruire une famille brisée et entendre ses enfants l'appeler *maman* avec confiance et amour. Mais pour cela, elle devra d'abord apprendre à se voir comme une mère digne de ce nom.

De l'appartement à la caravane, l'histoire de Bill - récit de Pauline Pierre

Salut moi c'est Bill. Je vais un peu te parler de ma situation et pourquoi elle irait bien pour votre projet sur la fracture.

Je vivais dans un logement social avec mes parents et mes deux sœurs. Je dis *vivais* car mes parents avaient l'intention de partir de là pour aller plus vers les Ardennes. Nous avons une situation familiale un peu compliquée, nos parents ne sont pas toujours là et nous devons compter principalement sur nous.

Un beau jour alors que je me sens un peu seul chez moi car je ne fais que tourner en rond et que ma sœur commence à m'énervier, je décide d'aller à l'école des devoirs qui est près de chez moi pour parler et expliquer la situation actuelle qui me pèse énormément. Je vois une des animatrices qui me demande directement ce que je fais là et ce qui ne va pas et là j'explique qu'en ce moment c'est très compliqué à la maison car nos parents ont déménagé dans les Ardennes en me laissant moi et une de mes petites sœurs (l'autre ils l'ont prise avec) dans l'appartement et que ça devient compliqué car on a plus rien à manger, on attend que maman nous verse un peu d'argent pour qu'on puisse aller faire nos courses et qu'on puisse manger autre chose que des pâtes... pendant que eux sont dans les Ardennes et vivent dans les caravanes qu'ils ont achetées. Je vois bien à la tête de l'animatrice que ce n'est pas normal ce que je vis là... Un peu plus tard je rentre chez moi.

Quelques jours ou heures plus tard je ne sais plus, les policiers du quartier sont venus à la maison voir ce qu'il se passait. Maman a appris que les policiers étaient passés dans la journée et pour ne pas avoir de problème elle est venue nous récupérer ma sœur et moi.

Maintenant, nous vivons là-bas. J'ai ma caravane à moi tout seul car ma mère m'a dit qu'elle ne voulait pas vivre avec moi car je sentais trop fort. Et donc je suis tout seul dans une caravane et je passe mes journées à m'ennuyer. Du coup je fais des lives sur les réseaux sociaux pour passer le temps et avoir un peu de nouvelles de mes copains qui sont restés dans ma ville natale. J'ai envie de revenir et de revoir mes potes mais je dois rester là-bas pour m'occuper de mes petites sœurs même si une des deux va à l'école, je dois m'occuper de l'autre et de moi et je trouve que ça fait beaucoup de responsabilités pour un jeune de 15 ans.

Deux soeurs, un mur - récit de Rachel Vanderoost

Dans cette histoire, c'est moi, Claudine, qui vais vous la raconter. Je vais vous parler de deux dames qui ont beaucoup de points communs.

« Nous avons toutes les deux, 75 ans. Nous vivons dans la même maison de repos, nous parlons la même langue, et surtout, nous partageons la même passion: la cuisine. C'est d'ailleurs là que tout se rejoint.

L'une de nous s'appelle Sophie, et l'autre..., c'est moi. Mais il y a une différence majeure, et elle se trouve entre nous : une énorme porte.

Nous nous sommes rarement croisées. Parfois, peut-être avons-nous entendu nos voix à travers cette porte, mais jamais nous n'avons eu l'occasion de nous parler. À vrai dire, cette porte n'est pas comme toutes les autres, elle a un code à chiffres. Ce code nous empêche d'entrer dans le monde de l'autre.

Sophie, elle, vit du côté gauche. Elle peut aller faire ses courses, manger au restaurant, parler avec les autres, se promener où elle veut. Mais moi, je suis là, du côté droit, et je suis surveillée en permanence par des aides-soignants, enfermée.

Il arrive que Sophie discute avec ses amies de ceux qui se trouvent de l'autre côté de la porte. Si j'entendais ses mots, ils m'anéantiraient, on nous décrit comme *les fous*, ou encore, *ils n'ont pas toutes leur tête et on les enferme car ils peuvent fuir et être violents*.

Est-ce que je suis vraiment folle ? Parfois, je me le demande, parce qu'il m'arrive de ne plus me souvenir du prénom de mon fils, du lieu où je suis, ou de ce que j'ai fait la veille... Et à ce moment-là, je me dis que ces personnes ont peut-être raison. Peut-être que je le suis réellement. Mais est-ce vraiment ma faute ? Je n'ai pas demandé à vivre avec ces troubles cognitifs, ces pertes de mémoire.

Si je pouvais choisir, je ne choiserais pas d'être ici, de vivre dans ce coin où la porte me sépare de l'autre côté. Si je pouvais, j'aimerais passer ce mur, franchir cette porte, et m'asseoir autour d'une table avec ces femmes, celles de l'autre côté, boire un café avec elles et leur expliquer pourquoi je suis là. Leur dire que je ne suis pas folle, juste quelqu'un qui lutte contre un corps et un esprit qui ne fonctionnent plus tout à fait comme avant.

Mais je suis là, et cette porte reste toujours entre nous, me rappelant qu'il y a des choses qui m'échappent. Pourtant, je continue d'espérer qu'un jour, peut-être, cette porte s'ouvrira».

Au petit bonheur, la chance ou la malchance - récit de Coralie Van Hede

Nous sommes dans une rue à Woluwé. D'un côté de la rue, dans une petite maison rouge vit Mourad 45 ans, avec sa femme et ses 3 enfants. Il est arrivé en Belgique à ses 18 ans et a toujours travaillé en tant qu'ouvrier. Malheureusement, depuis 3 ans, il est en arrêt de travail car il a de nombreux problèmes de dos. Lorsqu'il travaillait, il louait un bien dans le privé. A la suite de son arrêt de travail, il a rencontré de plus en plus de mal à payer son loyer et a accumulé différentes dettes. Il a donc décidé de faire une demande pour obtenir un logement social mais les listes d'attente sont tellement longues qu'il a continué à accumuler des dettes. De plus, portant un nom à consonnance non belge, il a le sentiment que la procédure d'affectation de logement a pris plus de temps que de coutume.

Après plusieurs années d'attente, on lui a enfin proposé un logement social. Malheureusement, à la visite du logement, Mourad a vite constaté que celui-ci était vétuste. En effet, il n'y avait pas d'isolation et énormément d'humidité. Mourad a quand même pris ce logement car s'il le refusait, il devait recommencer tout le processus de demande de logement social.

En face, vit Frédéric, 44 ans, Belge. Il vit dans le logement en face de chez Mourad avec sa femme et ses 2 enfants. Il travaille dans une entreprise en tant qu'ouvrier et a fait sa demande pour un logement social plusieurs mois après la demande de Mourad. Frédéric est très content de son nouveau logement car c'est un des logements qui a été entièrement rénové et qui bénéficie de nombreuses nouvelles technologies (notamment un système permettant de diminuer sa consommation d'énergie et donc de diminuer le coût de ses factures).

À la suite de cette situation, Mourad a le sentiment que c'est parce qu'il n'est pas Belge, qu'il n'a plus de travail et qu'il a accumulé des dettes qu'il a reçu un logement vétuste par rapport à Frédéric. Il trouve cela injuste et a retourné sa colère envers Frédéric et sa famille. Il ne répond pas au salut que Frédéric lui fait tous les matins. Cela crée donc une certaine tension entre ses voisins et lui.

Faisant mon stage dans une société immobilière de services publics, j'ai pu remarquer que bon nombre de gens vivent dans des logements sociaux qui ne sont pas toujours très chaleureux ou bien entretenus. En effet, plusieurs logements ont énormément d'humidité, il y a fréquemment des pannes d'ascenseur, des pannes de chauffages qui peuvent durer plusieurs jours voire plusieurs semaines, ... Face à cela, d'autres logements sont entièrement neufs et totalement rénovés. Pourtant, je n'ai constaté aucune différence dans les montants des loyers entre ces deux types de logements.

Je me suis également rendu compte que l'augmentation des loyers en Belgique a énormément impacté toute une partie de la population. La fracture du logement s'étend. En effet, énormément de personnes n'arrivent plus à payer leurs charges dans le privé et sont donc dans l'obligation de venir dans le logement social.

bibliographie

- Barth, B-M. (2004). *L'apprentissage de l'abstraction*. Retz.
- Beaufort, T. (2017). *Surprendre en formation : 45 outils ludopédagogiques. Donner envie d'apprendre*. ESF éditeur.
- Chalon-Blanc, A. (2011). *Piaget Constructivisme Intelligence. L'avenir d'une théorie*. Presses universitaires du Septentrion.
- de La Garanderie, A. (2002). *Comprendre les chemins de la connaissance : une pédagogie du sens*. Chronique Sociale.
- Delengaigne, X., Prévost, A-C. (2025). *La petite boîte à outils de la ludopédagogie*. Dunod.
- Van Lint- Muguerza, S. (2014). Il faut jouer pour devenir sérieux, affirmait Aristote... *Prospective Jeunesse*, 70. 7-9. <https://prospective-jeunesse.be/articles/il-faut-jouer-pour-devenir-serieux-affirmait-aristote/>

Cet article en ligne est édité par Travailler le social asbl

ont collaboré à cet article

Lucie Berthe, Marc Chambeau, Laïa De Backer, Elina Denisjewistch, Taïna Genin, Héloïse Hanoteau, Lucie Henry de Frahan, Maxence Lacourte, Cynthia Mugisha, Marie Minne, Pauline Pierre, Milla Pirotte, Elisa Schelfhout Muylle, Marie-Laure Six, Priscillia Thys, Rachel Vanderoost, Coralie Van Hede, Stéphanie Vido,

rédaction et administration

2 rue Taravisée - 5031 Grand-Leez - Belgique | travailler-le-social.be

éditeur responsable

Marc Chambeau, Marina Cox Brigitte Delforge, Bénédicte Legrand, Bénédicte Roy et Dominique Simon

secrétariat de rédaction

Xavier Briké, Marc Chambeau, Isabelle Lacourt, Bénédicte Legrand, Anne Rakovsky

conception et réalisation graphique

Marina Cox et Dominique Simon

© Travailler le social asbl, 2025

Avant, d'arriver là,
nous étions dans
un logement in-
salubre avec ma
famille. Peut-être
que ce logement
n'était plus adap-
té pour mes pe-
tits frères et moi
mais au moins
mon père était
encore là. Quand
le juge a rendu
son jugement et
par ce fait nous a
expulser du loge-
ment, mon père
est parti prendre
un logement seul
et ma mère a du